

de présens, tels que cachets, anneaux, et autres petits objets de sculpture, comme à Noël en Allemagne, et au 1^{er} janvier en France.

HISTOIRE DE LA LUNE

ET DE

MON AMI PIÉROT.

Il y a cent quatre-vingt-cinq ou six ans environ, vivait un pâtissier nommé Crêpon. C'était un homme doux, serviable, honnête, mais singulièrement bizarre en paroles. Ce Crêpon, fort médiocre pâtissier du reste, ne parlait jamais qu'en rimes. Par exemple voulait-il complimenter quelqu'un, il lui disait :

Monsieur, je vous fais sans façon
Mon compliment, signé Crêpon.

Cela n'avait pas le sens commun, car on ne signe pas un compliment que l'on fait de bouche, mais Crêpon n'y regardait pas de si près. Que lui importait le sens commun, pourvu qu'il trouvât la rime ?

Or, ce Crêpon, qui, par la force de l'habitude, avait fini par s'exprimer aussi aisément en méchants vers qu'un autre pourrait s'exprimer en prose, avait pour voisin un nommé Pierre Janrat, écrivain public de son métier. Pierre Janrat écrivait pour tous ceux qui ne savaient pas écrire ; il leur prêtait son style et son éloquence moyennant quelques sous de rétribution ; bref, Janrat vivait de l'ignorance d'autrui, et à cette époque le nombre des ignorans était considérable parmi les gens du peuple. Aussi l'échoppe de l'écrivain ne désomplissait-elle pas d'ouvriers, de pauvres diables, qui s'en venaient, les uns, le prier d'écrire en province à leur famille ; les autres, de leur faire un placet pour quelque grand seigneur dont ils sollicitaient la protection ; ceux-ci, de leur fabriquer une chanson pour la fête de leur femme ; ceux-là, des couplets pour leur prochain mariage. Janrat les accommodait de son mieux, et tous le quittaient enchantés de ses talens.

Un jour, certaine cuisinière sortait de l'échoppe de Janrat, qui n'était pas chez lui pour l'instant ; cette cuisinière, apercevant Crêpon dans sa boutique, lui demanda si l'écrivain rentrerait bientôt. Crêpon répondit :

Vous me demandez, cuisinière,
Quand mon voisin Pierre Janrat
Dans son échoppe rentrera,
Quand rentrera mon voisin Pierre ?

—Oui, monsieur.

Crêpon reprit :

Qui peut savoir ces choses-là ?
Pourtant, je vous le dis, ma chère,
Mon voisin Pierre rentrera
Quand mon voisin Pierre Janrat
Rentrera chez mon voisin Pierre.

C'était la première fois de sa vie que la cuisinière entendait parler un semblable langage. Elle resta émerveillée devant Crêpon, qui continuait de lui parler de la sorte sans plus hésiter, que s'il se fût agi de lui dire bonjour ou bonsoir. Dans sa surprise elle ouvrait de si grands yeux et une si grande bouche que le pâtissier, croyant qu'elle avait faim, lui dit :

J'ai des tartes et des galettes,
Des pâtés chauds, des pâtés froids,

Des tourtes, vrai manger de rois,
Des croquets, manger de fillettes ;
J'ai des massopains excellens,
Des échaudés bons pour les dents ;
Des bisemits tout sucre et tout crème
Et des gâteaux que chacun aime.
Entrez, mangez ; je suis Crêpon,
Pâtissier du roi du Japon.

Le roi du Japon arrivait ici pour rimer à Crêpon. Mais la cuisinière qui ne savait ni ce que c'est qu'une rime, ni ce qu'était le roi du Japon, s'imagina sans peine que le pâtissier fournaissait de pâtisserie quelque table royale : elle entra dans la boutique. Mais hélas ! combien les paroles de Crêpon avaient été trompeuses ! Le pauvre homme, entraîné par la rime, avait annoncé cent fois plus de fraudises qu'il n'en possédait réellement. A peine deux ou trois croquets, vieux et durs comme des pierres, se montraient-ils épars sur les planches vides. La cuisinière pensa que le roi du Japon avait mangé toute la fournée de la veille, car en vain regardant-elle partout, elle n'apercevait que les deux ou trois croquets dont nous avons parlé ci-dessus. Dans son style étrange, Crêpon lui conta par quelle suite d'infortunes il se trouvait possesseur d'un fonds de pâtissier, sans posséder de pâtisseries.

Crêpon étant fort bavard de son naturel, et les vers rendant tout récit fort prolixe, nous dirons, nous, en prose, et le plus brièvement possible, comment le pâtissier Crêpon n'avait plus de pâtés en sa boutique.

Ce malheur avait pour cause la manie du pâtissier rimeur. Ses garçons, ses servantes l'avaient quitté sous prétexte qu'il était fou, qu'ils n'entendaient rien à sa musique ; c'est ainsi que ces gens nommaient les phrases rimées du pauvre Crêpon.

Il faut dire aussi que la rime le poussait trop souvent à mal exprimer ses ordres. Fallait-il allumer le four la nuit, il disait :

Vous allamerez le four
Quand il ne fera plus jour.

Or, quand il ne fera plus jour signifie plutôt le soir que la nuit. C'en était pas encore préciser l'heure. Il fallait dire : Vous allamerez le four à 8 heures, ou à 10 heures, ou à minuit. Mais

Vous allamerez le four
A minuit

ne faisait ni le vers, ni la rime, et Crêpon était le très-humble esclave de l'un et de l'autre. De là des ordres mal suivis, un four chauffé trop tard ou trop tôt, des pâtés qui ne cuisaient pas assez ou qui cuisaient trop. Les pratiques de Crêpon l'abandonnèrent peu à peu ; après les pratiques s'en allèrent ses garçons pâtissiers. Bref Crêpon se dit :

Un homme n'est jamais malheureux s'il estime
Qu'un bon pâté vaut moins qu'une excellente rime.

Cependant la cuisinière regardait le pâtissier rimeur d'un air si stupéfait et si admiratif en même temps, que le bonhomme Crêpon ne put s'empêcher d'en être orgueilleux. Après quoi il lui demanda (toujours en rimaant) quelle affaire l'amenait chez son voisin Pierre.

Elle répondit que, se trouvant sans place depuis deux jours, elle était venue prier l'écrivain Janrat de lui dresser la liste des bourgeois qu'elle avait servis, afin que cette liste elle la présentât, comme matière à renseignement, au nouveau maître chez qui elle pourrait entrer.